

Scènes



Dagbladet

visions hantées

Au faîte de son talent, **François Tanguy** convoque la poésie, la mémoire et l'enfance dans un spectacle de pure magie.

L'entrée en scène se fait à reculons, comme si la pellicule défilait à l'envers. Sauf que nous ne sommes pas au cinéma mais bel et bien au théâtre. Au milieu d'un fouillis organisé de tables, chaises, planches et panneaux évoquant un débarras, un vaste grenier ou un atelier d'artiste apparaissent des images projetées de branches d'arbres agitées par le vent d'automne. Cela fait comme une percée lumineuse avec en gros plan une feuille jaune. Cette feuille jaune reviendra plus tard dans la bouche de Kirilov, le héros des *Démons* de Dostoïevski.

Le théâtre incomparable de François Tanguy opère ainsi par déplacements et allusions, apparitions et disparitions, échos et reprises, suivant en quelque

sorte le fil secret d'une logique souterraine proche du rêve. A la tête de sa compagnie, le Théâtre du Radeau, ce metteur en scène, à considérer aussi comme un plasticien, façonne des spectacles éblouissants d'inventivité et de raffinement.

Onzième, sa nouvelle création, sidère une fois encore par cette capacité unique qu'a François Tanguy de confectionner des séquences de pure magie s'imbriquant les unes aux autres en convoquant les ombres de Tadeusz Kantor et Oskar Schlemmer, des classiques de la peinture et du cinéma (surtout le muet), et des auteurs comme Kafka, Dostoïevski, Strindberg, Hölderlin, Dante ou Virgile. Le tout imbriqué dans un montage musical de haute volée.

Il y a quelque chose de l'enfance dans ce théâtre

cousu main où vision et mémoire s'entremêlent entre ombre et lumière. Les acteurs y sont aussi bien des costumes sortis d'un vieux placard que des mannequins mus par une mécanique étrangement humaine. Tout comme le décor ne cesse de se transformer, les corps sont sujets à des déplacements surprenants. Un homme se penche excessivement bas pour saluer. Ce n'est plus un homme, c'est un jouet en bois. Telle est la loi de ce spectacle qui nous transporte ailleurs en déplaçant les perspectives au sens propre comme au sens figuré.

Ce qui nous vaut des séquences extraordinaires, qu'il s'agisse du dialogue entre Aliocha et Grouchenka dans *Les Frères Karamazov*, de celui entre Stavroguine et Marie dans *Les Démons* ou entre le même et Kirilov évoqué plus haut. *Les Démons* dont est aussi tirée cette scène d'anthologie où un Lébiadkine éméché, la moustache de traviole, fait irruption dans le salon de Varvara Petrovna en se prenant les pieds dans le tapis. La scène se reproduit en une série de variations, sauf que ce sont les autres, et non plus Lébiadkine, qui se prennent les pieds dans un tapis qui a disparu.

Parodie, glissements, transformations... le centre d'attraction se déplace dans ce théâtre d'une poésie rare, où la mémoire est sollicitée sous la forme d'un labyrinthe hanté, source de visions hallucinatoires d'une beauté enchanteresse.
Hugues Le Tanneur

Onzième par François Tanguy au festival Mettre en scène, TNB, Rennes, compte rendu. Du 25 novembre au 14 décembre au Théâtre de Gennevilliers, www.festival-automne.com